



Annales historiques de la Révolution française

363 | janvier-mars 2011

L'Amérique du Nord à l'époque de la Révolution française

Éliane MARTIN-HAAG, *Rousseau ou la conscience sociale des Lumières*

Paris, Honoré Champion, 2009, 382 p., ISBN 978-2-7453-1868-8, 73 €.

Monique Cottret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11965>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011

Pagination : 185-186

ISBN : 978-2-200-92677-9

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Monique Cottret, « Éliane MARTIN-HAAG, *Rousseau ou la conscience sociale des Lumières* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 363 | janvier-mars 2011, mis en ligne le 27 mai 2011, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11965>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019.

Tous droits réservés

Éliane MARTIN-HAAG, Rousseau ou la conscience sociale des Lumières

Paris, Honoré Champion, 2009, 382 p., ISBN 978-2-7453-1868-8, 73 €.

Monique Cottret

RÉFÉRENCE

Éliane MARTIN-HAAG, *Rousseau ou la conscience sociale des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2009, 382 p., ISBN 978-2-7453-1868-8, 73 €.

- 1 Éliane Martin-Haag s'est intéressée à Diderot et a déjà publié en 2002 un très remarquable ouvrage : *Voltaire du cartésianisme aux Lumières* (Vrin). Philosophe, elle traque les ruptures introduites par les Lumières et les interroge à partir de lectures contemporaines. C'est cette double dimension qu'elle applique dans le présent essai à Jean-Jacques Rousseau. Le premier mérite de ce livre est incontestablement de prendre l'œuvre de Rousseau comme un tout. L'auteur refuse en effet de séparer « Rousseau, le philosophe de l'action et de la politique » et « Jean-Jacques, le contemplatif ou le solitaire désabusé quant à la question de la cité » (p. 11). Elle propose une lecture systématique de l'ensemble des écrits de Rousseau « autobiographiques », « éducatifs », « politiques » et nous ajouterions volontiers romanesques, puisque *La Nouvelle Héloïse* est souvent évoquée. Rousseau lui-même s'est présenté comme un penseur involontaire. Autodidacte et musicien, il est transporté dans le monde des idées et des auteurs par la fameuse « illumination de Vincennes ». Cette revendication ne relève pas d'un quelconque délire d'autojustification, mais décrit exactement un mode de penser à la fois radical et indépendant. La thèse défendue par Éliane Martin-Haag se présente ainsi : Rousseau ne peut se comprendre qu'à partir de l'affirmation « que l'homme ne se met en peine de raisonner que sous l'impulsion des passions, et de bien raisonner qu'en trouvant son mobile dans les sentiments d'amour pour le juste, qui sont les actes d'une conscience sociale » (p. 12).

- 2 La première partie de l'ouvrage pose la question : qu'est-ce que penser ? et il s'agit de dégager Rousseau des interprétations antérieures qui supposent une nature morale de la conscience, de rompre avec la référence privilégiée à Malebranche. Rousseau, la nouveauté introduite par Rousseau est analysée par rapport à Spinoza, Diderot, Montesquieu, Condillac et Mably autour de la notion de conscience comme *conatus* affectif et social qui tend nécessairement à s'actualiser. Mais le débat fondamental est mené avec Jonathan Israël, présent au début comme à la fin de l'ouvrage. Alors que celui-ci distingue des « lumières radicales » fidèles aux audaces de Spinoza et dont Diderot serait l'héritier, il classe Rousseau parmi les « lumières modérées » en raison de la Profession de foi du vicaire savoyard qui maintient la dualité des substances, la liberté et l'immortalité de l'âme. Contre cette interprétation, Éliane Martin-Haag défend l'idée d'un spinozisme radicalisé par Rousseau avec cette désignation de la conscience, nouvelle perspective qui déborde le cadre du rationalisme spinoziste. Le rôle du matérialisme du sage est placé au centre de l'œuvre de Rousseau.
- 3 Une seconde partie, « la cité ou la pensée incarnée », est consacrée aux écrits dits politiques, relus en fonction des critères préalablement définis, la mise en œuvre prudente de la conscience incarnée dans le corps social en articulant le droit et le fait. Les textes « genevois » *Du contrat social* et les *Lettres de la montagne*, comme le *Projet de constitution pour la Corse* et *Les considérations sur le gouvernement de Pologne* sont ainsi revisités comme autant d'études de cas qui mettent à l'épreuve la pensée rousseauiste et lui donnent une fulgurante fécondité.
- 4 À partir de Rousseau, Éliane Martin-Haag démontre qu'il existe bien, au siècle des Lumières, une théorie de l'histoire qui s'oppose aux métaphysiques de l'histoire. Contre le péché, Rousseau défend une généalogie selon laquelle le mal est ce dont il y a cause ou explication causale et la causalité des situations sociales délivre des mythes de l'origine et des métaphysiques de l'être. Rousseau n'a rien d'un passéiste, l'histoire ne peut rétrograder : la généalogie de l'inégalité est irréversible. S'il faut conserver la mémoire des hommes illustres du passé, c'est parce qu'ils ont contribué à se dégager d'un fatalisme de l'immobilité. Le rôle du Christ dans l'histoire est cependant singulièrement souligné. Alors que les Romains ont inventé un empire mondial et une religion universelle et uniformisante qui a fourni le patron sur lequel s'est imposée l'Église catholique et despotique, le Christ a fondé l'idée de l'égalité et de la dignité de chaque homme. Le peuple est ainsi devenu figure christique. Le Christ représente un « événement social » et a permis au christianisme, en dépit de l'Église, de produire un adoucissement des mœurs.
- 5 Le livre se termine sur un appel à la réflexion autour de la conception de la vertu comme force. Approche qui permet d'établir « une lignée philosophique » de Machiavel à Rousseau et Diderot, en passant par Spinoza et par le Descartes du *Traité des passions*.
- 6 L'historien ne peut que regretter que cette brillante démonstration, bien menée, très séduisante, fasse abstraction de quelques données factuelles désormais bien établies. Les pages consacrées aux *Lettres de la montagne* constatent l'importance du cas genevois ; pourquoi alors ne pas les étudier également dans leur contexte ? comme une réponse aux *Lettres de la campagne* ? Comment évoquer la politique de Rousseau sans Burlamaqui et le concept « d'aristo-démocratie » ? L'imprégnation du combat politique genevois est tellement présente dans la correspondance de Rousseau qu'il semble difficile de continuer à l'ignorer. Le mépris du contexte peut également conduire à des impasses. L'auteur constate avec raison que Moïse a une place particulière et première dans les *Considérations* et rend compte de cette prépondérance par le fait qu'il est le créateur de l'extrême

singularité représentée par le peuple juif, certes, mais pourquoi ajouter que « les très catholiques polonais ne peuvent qu'être très sensibles à un exemple religieux » (p. 88) ? Les confédérés pour lesquels travaille Rousseau ont placé le catholicisme et sa défense en tête de leur bannière de résistance ; les grandes puissances qui vont se partager la Pologne vaincue, le font au contraire au nom de la défense des minorités religieuses, orthodoxes, protestantes et juives, et de la tolérance. Ce qui leur vaut le soutien des philosophes. Pas plus en Pologne qu'en Corse, Rousseau n'est la dupe de ceux qui veulent instrumentaliser sa pensée. En proposant Moïse comme modèle aux catholiques polonais persécuteurs des juifs, il ne leur fait pas plaisir, il leur donne une leçon.

- 7 Que l'on n'interprète pas ces remarques comme une remise en cause, même partielle, de cet excellent ouvrage. La démarche philosophique est totalement légitime. Mais, à la veille des célébrations du tricentenaire de la naissance de Jean-Jacques, pourquoi ne pas rêver d'un dialogue inter-disciplinaire autour de Rousseau ?